

# Par un matin d'hiver, fumer la pipe.

Une journée à priser du gris, pensé-je, à chiquer du brouillard. Ce matin l'azur fait la gueule, le museau dans l'humus. Le ciel essore son linge au-dessus du village. Clapotis sur les tuiles, discret d'abord avant que la grêle ne s'en mêle. Un démiurge là-haut s'agite et sème à la volée ses grelots glacés. Boules de sucre dans les espaliers d'abricotiers, cotillons d'ivoire dans les treillis de vignes ! Oh, la Provence se noie ! Et le soleil ? Réfugié dans mon verre, baignant dans la glace et goûtant l'anis. Lapé, l'astre brûle les babines et échauffe les entrailles. Et après ? Verre vide, ciel vide.

Morne journée me dis-je.

Mais moi, j'ai mon remède à la grisaille. Et je ne vous parle pas là de drogueries d'apothicaire ; infusion gingembresque, calomel ou autre julep ! Non, le sacro-saint remède, les amis, je vous le donne : la Pipe.

Divertissement philosophique pour les uns, rituel divin pour les autres, fumer la pipe est mon topique à la morosité. Ah, ma brave petite pipe... toute de bruyère vêtue... sa hanche en virgule et sa croupe rebondie ! Quatre mille et sept cent quarante-deux jours passés ensemble !

Ma pipe, je l'attrape, la culotte et la bourre ! J'y mets le fond, la forme et le feu ! Le tabac crépite sous la moustache au rythme de celui des braises dans l'âtre.

Je tire dans le petit tuyau.

J'inspire des bouffées, j'expire des bourrasques.

Je crache des volutes, j'invente des nuages.

Je m'abreuve de vapeurs, quoi !

Et c'est là que la magie opère. Le tabac brûlé réveille les souvenirs olfactifs. La fumée remue la marmite des souvenirs et des senteurs. Mille fragrances du passé surgissent dans la pièce et se mélangent aux arômes du tabac : odeurs d'épiderme et d'herbe coupée, d'écurie et de genévrier, de patchouli et de résine de pin, d'ambre et de civette... Ah, la vie n'est que saveur ! Je sens, donc je suis !

D'ailleurs, un philosophe allemand à la moustache généreuse, lui aussi grand fumeur de pipe, ne disait-il pas que tout son génie était dans ses narines ?

Dehors, la pluie assassine la Provence.

Mon petit fourneau me brûle la cervelle et la paume de la main.

J'inspire une longue bouffée.

Et m'esbigne, à la recherche des saveurs perdues, sur le grand Portulan de la mémoire...

\*\*\*

Hier donc c'était l'été, j'avais de la paille dans les oreilles et dans ma main une main, celle de l'amoureuse. Une outre de vin dans la panse, deux autres en bandoulière et du raisin plein les joues plein les poches. Des grappes entières s'entortillaient dans nos cheveux, pendaient de nos nuques jusqu'aux plantes – de nos pieds, nus- qui foulaient l'herbe grasse. Les pépins je les avale tout rond mais l'amoureuse, elle, les mâche et les écrase avec ses grandes mandibules. Même appétit avec les cerises griottes car elle croque tout, pépins noyaux et cœurs, tendres ou durs qu'importe, elle bouffe et mastique !

L'amoureuse son nom c'est Vanille mais je l'appelle la Grange parce que c'est dans une grange, tiens, celle du père Lefort, d'ailleurs, que nous batifolâmes pour la première fois. Ce soir-là un coucou (niché dans les solives) fit foi de nos actes et quelques étoiles, curieuses, se bousculèrent pour nous épier à travers les trouées de la charpente. On en parle encore, le coucou les étoiles et moi, de cette nuit-là. Elle avait duré cinq jours et

au réveil, la fourche du père Lefort m'avait piqué les fesses. Car oui, au petit matin on m'embrocha la croupe comme à un poulet prêt à rôtir ! Voilà comment le Monde vous rappelle à l'ordre pour quelques cabrioles dans les ballots. Le Monde ? L'homme plutôt ! Toujours à courir, à compter ses arpents, à surveiller sa maison, à tendre ses barbelés et à flanquer de grands coups de pied au cul des traîne-savates et des flâneurs, comme moi, qui ne demandent qu'à ronfler auprès des flancs d'une jolie fille après une nuit de noces et d'Amour. Mais enfin, ce matin-là j'avais les odeurs de la grange et de la Grange sur l'épiderme, bois pourri et pomme surette, foin d'écurie et baie d'argousier, remugle de laine mouillée et fleur de sureau alors pensez, mes miches blanches braisées se fichaient pas mal des coups de trident d'un fermier jaloux. D'ailleurs mes fesses en rigolent encore et depuis, c'est d'un cul nu, rosé car rossé, que je salue le père Lefort quand j'empiète de mes pas de chat son domaine. Et puis, soyons sérieux, au moins un peu, car les coups de fourche d'un vieillard, ne sont-ce pas là des chatouilles à côté des coups de crocs de la Grange ?

La Grange. Les lèvres piment, peut-être d'Espelette et les joues comme des pêches fondantes. Les yeux chauffés à blanc, les prunelles d'opaline et de l'orage sous les paupières. La Grange, une peau d'ombre mordorée. Un corps en courbes et en sillons. Ses reins ? Un précipice. Ses seins ? Deux beaux melons d'été. Son souffle ? Mistral et tramontane, soupirs des Dieux. Et ses giques alors, longues comme trois bras ! La Grange, la voracité d'une mante religieuse, mais pas dévote pour un sou ! La Grange, imprévisible et dangereuse, comme un livre quoi, car vrai, il y a de ces bouquins dont on ne réchappe jamais.

Me l'eût-on dit, pour la Grange, je l'aurais fuie. Mais encore, je ne cours jamais assez vite, et toujours les livres et les filles me rattrapent, me dévorent, m'engloutissent et me recrachent en petits morceaux, comme on recrache des graines de tournesol après en avoir sucé le sel et mangé la chair. Pourquoi prendre ses jambes à son cou, alors, si on peut avoir celles de la fille qu'on aime autour du sien ?

C'est paume contre paume, la jupe légère et le caleçon court -c'était l'été toujours- que nous cheminâmes sur des sentes de chevreuil, que nous nous enfonçâmes dans un bois, sous des charmilles de hêtres millénaires qu'avaient dû tresser des druides en toges et en tongs, que nous déboulâmes sur une clairière de mousse fraîche qu'abreuvait un cours d'eau -fleuve ou ruisseau, je ne pus dire. Et c'est la berge, je le jure, qui nous déshabilla. Sur des galets ronds et lisses, nous échouâmes nos vêtements, comme la couleuvre abandonne une fois l'an sa peau d'écailles. Muons, ma mie ! déclarai-je en plongeant dans le cou de la Grange qui elle déjà, plongeait dans l'eau fraîche.

Dans un trou d'eau, deux ombles à l'ombre d'un saule frétilaient de la queue. Plus loin des moustaches flottaient dans l'eau claire, de longues bacchantes taillées comme celles d'un vieux monsieur chinois - eh pourquoi pas ? - or c'était une carpe et japonaise de surcroît. Elle prenait son bain de soleil, roulant sur elle-même et se dorant les écailles, un peu sur le ventre, surtout sur le dos. Entre mes jambes un saumon, brave et bourru, bourré peut-être, ivre de mer toujours, descendit le courant en zigzag quand les autres le remontaient. Fuis, Saumon, lui criai-je, fuis donc puisque les autres frayent ! La Grange, elle, faisait la nymphe sous les nénuphars. Je la rejoignis et d'une brasse souple nous nageâmes, en compagnie de deux anguilles bavardes, jusqu'à la mer des Sargasses. Quand nous revînmes - coiffés d'algues brunes et de coquillages, de l'écume dans les sourcils et du sel pleins les lèvres - de vêtements, il n'y avait plus.

Sur la berge aux galets lisses et ronds, nous trouvâmes des coupes d'étain que nous emplîmes de rouge, de blanc et d'un peu de ce soleil en bouteille qui ne me quitte jamais. Jusqu'à la lie nous bûmes et c'est par-dessus l'épaule que nous balançâmes les calices. Deux cœurs de bœuf, saignantes et pulpeuses, tambourinaient dans nos poitrines. Elle me frôla le bras, j'effleurai sa cuisse et ce fut suffisant pour enflammer nos deux petits corps d'amadou. Nos jambes s'enjambèrent, nos ventres pleins et ronds ricochèrent l'un contre l'autre et c'est dans les jeunes fougères que nous fourrâmes. De ses lèvres tranchantes, comme un bec de perroquet, la Grange m'émietta en charpies

charnelles. Un orchestre de batraciens joua des airs de Truite et nous grenouillâmes de concert avec eux. Une alouette cisela le ciel en grissant gaiement. Trois corbeaux sur une branche bayèrent aux corneilles. Dans les airs forniquaient des libellules et dans les joncs copulaient des coléoptères. Sous terre des lombrics lubriques s'entortillaient dans une orgie de spaghettis et, à l'entrée d'un tunnel, une taupe tapinait en attendant son Prince ! Dieu, de l'Amour partout ! Bordel sans queue ni tête, capharnaüm de queues et de têtes !

Et quel plaisir était-ce alors, que de baisoyer au milieu de cette Nature généreuse, luxuriante et ô combien luxurieuse !

La Grange retourna le tableau. De la verticalité ! Elle m'embrassa la moustache et grimpa dans un pin -qui était maritime.

Elle montait en spirale autour du tronc, les branches lui attrapaient les hanches comme on choppe une anse et vous l'envoyait valser à l'étage supérieur. Moi j'étais derrière, sur ses talons sur ses chevilles, sous son petit cul nu d'acrobate. Elle volait, la Grange, elle lévissait dans les cimes ! Elle varappait dans les couloirs d'aiguilles ! Et moi j'escaladais comme une huître avec la gravité de neuf planètes autour du cou. Le sol me jouait des tours, les branches me filaient des baffes.

Des écureuils vinrent jouer dans les cheveux de la Grange. Elle leur caressa la panse, leur lissa la fourrure. Ils firent griller des châtaignes et partagèrent des amandes. Les rongeurs voyaient bien que j'en bavais, trois mille mètres plus bas et plutôt que de m'aider, me firent la nique. Allaient-ils me ravir la belle, les coquins ? Vrai, sans le vertige, de leur pelisse j'aurais fait des mitaines.

Le pin me rappela à son pied -moi, l'acrobate de prairie, l'albatros de salon- et je m'échouai sur un tapis de mousse, les mains cloquées et les bras à vifs. La Grange tissa son fil sous les frondaisons et se fit funambule. J'appelai son numéro : *Épopée canopéenne* puis l'implorai de bien vouloir descendre à mon niveau : celui des honnêtes hommes et des pêcheurs à la ligne.

La Grange -qu'on me pende si je mens- arracha un morceau d'écorce de ses dents et suçà la sève à même le tronc. Elle baisa mes joues mon nez mes genoux, partout là où branches et rameaux avaient flagellé ma chair et de ses lèvres appliqua un baume de résine. Après quoi, elle m'enfarina m'empâta, me souffla au levain et me fit pain d'épice. Moi, je fis de la Grange une brioche, de sa peau du pain perdu et nous nous entredévorâmes, en bons petits mitrons des bois, gourmands de surcroît.

Un nuage -qui se prenait pour un Empereur- avala le soleil. Une ombre froide éclipsa notre petit monde. Nous attendîmes qu'un coup de vent le chassât mais non, le nuage ne bougeait pas. Il restait planté là-haut, insidieux, préparant le siège d'une forteresse. Que nous voulait-il, à nous autres mortels ? Nos corps se raidirent et je vis passer sur les avant-bras de la Grange une décharge électrique : ses poils blonds frissonnèrent, ondulèrent comme le blé d'hiver sous les bourrasques. J'eus envie de m'y perdre, dans ses petits poils blonds, de m'y glisser de m'y blottir.

La forêt entière se réfugia dans ses tanières, ses trous, ses interstices pierreux, ses strates géologiques. On entendit fouiner farfouiller creuser, oh, même les oiseaux fichèrent le camp, s'improvisèrent migrateurs pour échapper à l'ombre menaçante. Mais nous autres, bipèdes, nous ne pouvons changer de cieux à notre guise.

N'y tenant plus, nous sortîmes de notre tonneau Diogénique et brandîmes le poing vers l'Empereur pilleur de lumière.

Et de concert avec la Grange : « Ôte-toi de notre soleil, Nimbus ! ».

Le nuage déguerpit en jappant.

Un vol d'oies écréma le ciel et sous nos pieds, une colonne de fourmis traça son sillon stakhanoviste. Nous bourrâmes nos pipes - tabac blond de Hollande pour l'amoureuse, tabac tourbeux d'Irlande pour l'amoureux - et, à ces trajectoires rectilignes et pressées, nous opposâmes nos volutes de fumée rondes et paresseuses.

La Grange s'endormit. De son nombril, creusé comme un petit puits, sourdaient

quelques perles de sueur. J'y trempai un index et bientôt fus rejoint par un étourneau, qui atterri sur ses flancs et s'abreuva de son bec à la source. Nous nous entendîmes avec l'oiseau ; ce nectar-là était sucré. Le sommeil m'avalait et une pie en costume en profita pour lupiner en douce les breloques de la Grange : boucles d'argent et collier de nacre. La pirate se fit la malle, pleine de trésors ! Et dans les derniers rayons du jour, sous les croassements de la lune, l'œil goguenard et son larcin dans les pattes, la pie scintilla.

Avec la Grange, ce jour-là, allongés au bord de l'eau dans un champ de menthe sauvage, nous hibernâmes jusqu'à la fin de l'été.

\*\*\*

Dehors, sous un ciel grivelé d'hiver, la pluie continue de saboter le paysage.

Je fume et soupire. Mes nuages d'étoffe s'écrasent contre les carreaux froids.

Dans mon petit fourneau : cendres et souvenirs consumés.

Je pense à la Grange, bien sûr, à son tabac blond qu'elle fumait par les narines.

Mais la Grange est partie et l'été aussi.

Je nettoie ma pipe. De trois pincées de tabac la bourre, craque une allumette, enflamme le tout.

Je tire dans le petit tuyau, échappe une volute de fumée.

Et dans mes narines de nouveau, je convoque les douces saveurs du passé.